

«Ainsi la personnalisation du monde, son enchantement dont la nostalgie hante notre modernité, peut-être un animisme dont le Dieu personnel n'est que la forme la plus abouti et peut-être le plus terrible. Autrement dit, la personne humaine serait instituée non pas dans un individu – c'est pourquoi il n'y a pas de mot unique pour la désigner – mais dans la rencontre et la reconnaissance par le regard de l'autre. Tout se passe donc comme si l'humanité n'était au départ qu'une propriété collective, celle de l'espèce adamique en quelque sorte, comme l'animalité d'une autre espèce, et qu'il n'y avait, à ce stade, rien de personnel dans les individus de cette espèce.

Il faut que ces individus acquièrent cette humanité au cours de leur développement ; en quelque sorte que non seulement ils s'hominisent, mais aussi qu'ils s'humanisent.¹ »

Besançon le 16/02/08

Chère Régine,

Cette photo était parue dans l'Est Républicain du 08/12/1988, accompagnée d'un article dont le titre s'intitulait : «**Les écoliers d'il y a cinquante ans.**»

On peut donc estimer qu'elle fut prise en 1933. Le rédacteur de l'article, affirmait tout de go qu'on vivait heureux à Petit-Crosey², ainsi que nous l'appelions, parce que les habitants résidaient loin de la fumée des usines...



Deuxième rang: Gaston Renaude (cultivateur au village), Marcel Pégeot (Paris), Odette Brun (Chazot), Michel Brun, fils de l'institutrice, Roger Grenet (Crosey-le-Petit), Henri Cœur-devey. Troisième rang: Alfred Renaud... À Crosey-le-Petit les Renaude sont ce que sont les Courgey à Chasot.

En oubliant de préciser que vivre «au cul des vaches», n'était pas une panacée non plus. On a décidément les idéaux qu'on peut !

Tout en reconnaissant, pour ma part pourquoi pas, que l'urbanisme postindustriel eut une sérieuse tendance à enfermer les gens dans des cages à lapin, selon l'expression consacrée et bien de chez nous. Ce fut, à tout le moins, l'impression que je retirai d'une de nos premières visites à Maurice Mourey et les siens, lesquels occupaient un appartement HLM à La Pépinière à Belfort.

Ceci dit, les possibilités qu'offrent les deux formules n'ont que peu de choses à voir l'une avec l'autre. En ce sens, dès leur arrivée dans la ville aux trois sièges, nos infortunés cousins allèrent immédiatement au collège, voire au lycée pour l'une d'entre eux. Quant à moi, si j'ai découpé cette photo, c'est parce qu'Odette y figurait en bonne place. Cette bonne Odette, ainsi que sa sœur Gilberte³, arrivaient toutes deux de la Montnoirotte, à vélo via Fontenelle, jusque chez Vernier (là où nous habitons) afin d'aider notre parturiente de mère (ou faire la bonne, c'est selon ce qu'on préfère) dans ses tâches éducatives et ménagères.

C'est probablement la raison qui fit qu'elle épousa Jean-Marie, notre cousin et voisin. Abel se souvient très bien avoir servi de commissionnaire, au tout début de l'idylle de ces deux jeunes gens. C'est la double raison qui fit qu'Odette tint une grande place dans notre existence, à nous.

Jean-Claude, ton frère, se souvient comme moi du mariage d'Odette et de Jean-Marie qui eut lieu en 1949 à Moimay, en Haute-Saône. Là où l'abbé Paul Boiteux⁴ récemment nommé, officiait. On m'avait pour le coup acheté mon premier beau costume, que je portai encore très longtemps après. Le second, c'est Marcel mon frère qui me l'offrit, acheté chez Lepin à Besançon, alors que je devais avoir 14 ans. On se rappelle des choses rares, n'est-ce pas ? Je pourrais aussi m'attarder sur les soirées tarots que nous passâmes chez l'Odette.

Je retiens seulement que c'est sous influence ou l'insistance de sa femme, suite à la mort de son père, que Jean-Marie eut le courage et la détermination de se séparer de ses quatre vaches, pour aller travailler à Sochaux, à la suite des fils Mourey. Le plus difficile étant de quitter le village natal, toujours associé à la mère, n'est-ce pas ?

¹ Henry Atlan, *Les étincelles du hasard*, Le Seuil, Paris 2006, p 161

² J'ai, pour ce qui me concerne, travaillé avec un fils Renaude de Crosey-le-Petit, ouvrier d'Abel notre frère, au début des années 60 à Besançon. Nous avions le même âge, mais lui sortait du lycée technique, pas moi. Libres le soir, nous allions au cinéma au moins trois fois par semaine, à tarif réduit

³ Ainsi que Cécile Maîtreperrière, dans le corsage de laquelle j'avais, m'a-t-on dit, pissé tandis qu'elle me changeait. Fait relativement coutumier pour les petits garçons.

⁴ Cousin germain du marié.

«*Quand nous entendons quelqu'un qui nous parle, ou quand nous lisons une page imprimée, une bonne partie de ce que nous avons l'impression d'entendre ou de voir est fait d'apport de notre mémoire. Des fautes d'impression nous échappent, et tout en voyant les lettres erronées, nous imaginons celles qui sont exactes ; et nous nous rendons compte à quel point notre oreille ne perçoit que peu de choses quand nous allons au théâtre dans un pays étranger ; car nous sommes alors perturbés, moins parce que nous sommes incapables de comprendre ce que disent les acteurs que par l'impossibilité où nous trouvons d'entendre les mots qu'ils prononcent. Le fait est que, chez nous et dans des conditions similaires, nous n'en entendons pas plus, mais dans notre langue maternelle, notre esprit est bien pourvu d'associations verbales et nous fournit, sur de légères indications auditives, tous les éléments nécessaires à la compréhension.⁵»*

Tu n'auras certainement aucun mal à reconnaître Marthe Boiteux (filleule de mon père et épouse Gauthier) ainsi que sa sœur, sur le cliché ci-contre. Paul, leur frère, n'est pas encore né, mais il ne tardera pas à venir. Vu le costume militaire que porte son père. Lequel, décèdera, lui aussi de ses blessures peu de temps après que son frère Paul soit tombé au combat. Donc, sauf erreur de ma part, Paul fils (qui deviendra curé)

⁵ EH. Gombrich, *L'art et l'illusion*, Gallimard, Paris 1971, p 256.

⁶ Deux oncles maternels à ta mère et à mon père.

portait le prénom de son oncle maternel, sans l'avoir jamais connu. Imbroglie générationnel et fusionnel dont il ne se remettra pas, à mon sens, et il y avait de quoi.

Embarqué dans le sacerdoce ecclésiastique, sans l'avoir excessivement voulu lui-même, Paul se débatta sa vie durant, pris entre ses propres désirs et ceux de Lucia sa mère. Laquelle vivra avec lui jusqu'au bout de sa propre vie. En conséquence, on pourrait presque dire qu'elle fut la femme de sa vie ! Ça paraît tordu de dire les choses de cette manière, alors que Paul s'était trouvé une compagne en la personne de Gisèle. Nous y reviendrons.



Mais le sort des garçons est ainsi tracé qu'ils peuvent tout à la fois avoir une épouse, une maîtresse au besoin et, en plus, conserver des liens extrêmement forts avec leur propre mère. Cas de figure tout à fait inenvisageable pour une femme qui se respecte, par contre.

Nous voilà donc, te disais-je, Jean-Claude ton frère et moi-même (tous deux filleul de Jean-Marie) embarqués au «fin fond» de la Haute-Saône, si tant est qu'elle en ait un, pour aller faire la noce. Pour cavalière, j'eus la petite dernière des sœurs d'Odette. Qui, hélas pour elle, décèdera quelque temps après, sans que je ne me souvienne plus de quoi. Toujours est-il qu'à la suite de cette journée mémorable, elle ne cessait de dire à sa grande sœur qu'elle voulait se marier avec moi, dixit Odette ! Bref, il m'est tout à fait impossible de dire comment les choses se seraient passées si cette petite fille avait survécu. Ce dont je me souviens seulement, c'est que nous avons eu, nous les enfants, le droit d'aller jouer dans les voitures, à l'extérieur. Le reste ne m'avait pas marqué spécialement. Cela dit, je vois encore notre Oncle Marcel valser avec la mariée, qui m'apparut heureuse.

C'est nous qui, quelques années plus tard à la suite de la cessation d'activité de Jean-Marie, cultiverons leurs terres. Mais avant cela, déjà, il nous était souvent arrivé d'aller lui donner un coup de main. Peu équipé et seul quasiment, Jean-Marie ne pouvait se démultiplier à l'infini, il lui fallait parfois solliciter quelques paires de bras supplémentaires. Ce dont nous ne manquons pas, au contraire. Cette collaboration créa des liens complémentaires.

Je me vois encore avec notre père, à La Montnoirotte, en 58, charger du bois afin de le ramener chez eux à Chazot avec notre tracteur. Jean-Marie ne pouvait être à l'usine et au bois à la fois, n'est-ce pas ? Nous utilisions leur grange de même, afin de stocker notre excédent de fouflage.

Tant et si bien que lorsque j'eus à faire garder provisoirement Emmanuelle que sa mère venait d'abandonner, et moi avec, je pensai naturellement à Odette. Elle m'en voulut un peu de la lui avoir retirée, mais je ne pouvais ni ne voulais faire autrement. Tout ceci se déroulait peu après Mai 68, dont nous allons fêter le 40^{ème} anniversaire. Ces événements comptèrent énormément dans mon évolution personnelle et politique, Il est certainement difficile pour nos enfants de s'imaginer à quel point tout ceci pouvait en influencer beaucoup.

Mais ce ne fut pas la révolution, espérée par certains. Je t'embrasse. Etienne.